

## LA SAGESSE DE L'ARAIGNEE

Intervention de Lomomba EMONGO (Relazione Emongo)

Ce matin j'ai entendu un sociologue qui vous a parlé d'interculture à travers des contes. Je trouve cela merveilleux, extraordinaire. Un sociologue et professeur d'université, qui dit des contes pas très loin du centre du monde, l'Europe ! Cela étant, vous vous demandez j'imagine : qu'est-ce qu'un Africain, noir de surcroît, va nous dire, qu'est-ce qu'il peut nous apprendre que nous ne savons pas déjà de l'Afrique grâce aux ethnologues et aux missionnaires ? Eh bien, oui : qu'est-ce que je pourrais vous dire de plus, moi ?

Arrigo m'a dit tout à l'heure que l'Afrique, c'est grand ; moi, j'ajoute que l'Afrique, c'est divers, c'est pluriel, elle est blanche, elle est noire, même parmi les noirs il y a énormément de diversité (contrairement à ceux qui pensent que tous les noirs se ressemblent). Mais avant d'arriver au contenu de mon message, amusons-nous un peu : que celui qui est blanc dans cette salle lève la main... Merci. Que celui qui est noir dans cette salle lève la main... Ah ? Merci. Je vois que je suis en famille car tout le monde a levé la main chaque fois ; je peux donc commencer à parler...

Interculture, interculturalité, interculturalisme, inter-culturalisme... on peut avoir plusieurs façons d'écrire et de dire le mot interculturel lui-même. De sorte que le mot en lui-même est pluraliste. Ensuite chacun peut le comprendre à sa manière. Ainsi, celui qui pourrait nous dire la vérité sur l'inter-culturalisme n'est pas encore né. Pour ma part, je vous propose ci-dessous quelques éléments de réflexion à partir de ma culture d'origine.

**Premier élément de réflexion**, je partirai d'un dicton qui commence par : il était une fois la poule et l'œuf. Un beau jour, l'œuf dit à la poule : « Sans moi, tu ne serais pas là » ; alors la poule répondit à l'œuf : « Sans moi, tu ne serais pas là, non plus ». Ainsi survint un problème. Dans ma culture d'origine, on utilise parfois ce dicton quand on a sur les bras un problème apparemment insoluble. En effet, de l'œuf et de la poule, qui est l'aîné ? Deux réponses sont possibles. On pourrait dire qu'entre la poule et l'œuf, il n'y a pas de solution, et se contenter de cette réponse. Mais il y a une autre façon de regarder les choses. Au lieu de dire : la poule *ou* l'œuf, on pourrait dire : la poule *et*

l'œuf. Rien ne semble plus facile, car tous les dilemmes, tous les problèmes contiennent une possibilité de réconciliation, la possibilité de former un nœud. Nous venons là de découvrir quelque chose d'important, comme quoi au lieu de dire : « D'abord la poule », ou bien : « D'abord l'œuf », nous pourrions dire : la poule et l'œuf au sens où l'œuf fait la poule et la poule fait l'œuf. Conclusion provisoire : il n'y a pas de premier, il n'y a pas de dernier ; tout le monde est premier et tout le monde est dernier.

**Deuxième élément de réflexion**, je citerai un proverbe qui pourrait commencer par il était une fois un grain de maïs. Le grain de maïs porte toutes les semences qui ont eu lieu avant lui et toutes les semences qui auront lieu après lui, toutes les récoltes qui ont eu lieu avant lui et toutes les récoltes qui viendront après lui. Ça veut dire qu'au lieu de regarder la poule et l'œuf comme deux choses, nous pouvons les regarder comme une seule chose au sens où, dans cette salle, nous sommes nous-mêmes, chacun et chacune, des unités plurielles. Chacun et chacune d'entre nous porte toute l'histoire de l'humanité avant nous et toute l'histoire de l'humanité après nous. Et ça c'est le grain de maïs que me l'a appris à travers ma culture d'origine. En effet, le grain de maïs n'est pas fermé, il est en lui même ouvert, il dit le passé comme il dit l'avenir tout en restant le grain de maïs que je peux manger ici et maintenant. Or, pour pouvoir manger le grain de maïs demain, je dois semer et récolter le même grain de maïs. Semer, récolter, manger, aujourd'hui ou demain, tout cela concerne le même grain de maïs que je découvre ainsi comme fondamentalement, intrinsèquement multiple. Conclusion provisoire : nous sommes tous dans cette salle, chacun et chacune, à la fois ce que nous sommes ici et maintenant et autre chose ; comme le grain de maïs, nous sommes tous multiple, pluriels.

**Troisième éléments de réflexion**, j'emprunte la voix de l'allégorie qui commence par il était une fois l'horizon. Je remarque que n'importe où je me trouve, je vois un horizon ; mais si j'avance vers lui, l'horizon recule et si je recule, l'horizon avance. Et pourtant, il y a bien un horizon devant moi, mais un horizon qui me reste inaccessible ; autant je ne peux me fondre en lui, autant il ne peut se fondre en moi. La première chose de très intéressant que cela m'apprend est que je ne vois pas seulement un horizon d'où je me trouve ; je me trouve moi-même à l'horizon pour quelqu'un d'autre qui regarde dans ma direction. De sorte que je vous vois comme vous me voyez, je suis à votre horizon comme vous êtes à mon horizon. D'où la question de savoir lequel d'entre nous est le

centre et lequel la périphérie ? (Si quelqu'un trouve la réponse, qu'il me la donne, ça va m'intéresser beaucoup.) Ainsi, je retiens que personne n'est le centre du monde, que tout centre se trouve à la périphérie d'un autre centre. Conclusion provisoire : quiconque prétend être le cœur, la référence, la vérité du monde, n'a rien compris à cette sagesse élémentaire de l'horizon qui nous enseigne quelques vertus de la rencontre. Pour qu'il y ait rencontre, en effet, il faut être et demeurer deux, au moins deux, ne pas me confondre avec vous ni vous avec moi mais nous nourrir à la fois de la proximité et de la distance. C'est ce qui fait que rencontrer l'autre c'est courir un risque et une chance tout à la fois. Le risque entend ici le risque de se perdre dans l'autre, celui qui nous saute le plus souvent à la figure en pensant du premier coup que l'autre me pose problème puisqu'il n'a pas ma religion ou ma couleur de peau, il ne mange pas ce que je mange ou ne parle pas ma langue. Au départ donc, la rencontre implique un choc du fait de la différence, et ce choc me fait repousser l'autre. Quant à la chance, elle entend ici la chance au départ improbable que l'autre puisse m'enrichir. Là où le choc nous dit : attention, l'autre !, la chance nous dit : bienvenu à l'autre qui a m'apporte peut-être quelque chose que je n'ai pas ! Mais combien de gens voient une chance d'enrichissement dans l'autre ? Supposons qu'un prêtre catholique se convertisse à l'islam ; lequel de ses paroissiens ne penserait pas qu'il a perdu la tête ? L'on ne voit donc, le plus souvent, que la distance, la menace potentielle, mais rarement ou si tardivement la chance que l'autre représente pour moi.

**Quatrième élément de réflexion**, je vous invite à partager ce conte avec moi, commençant par il était une fois le singe et le léopard. Le singe vivait dans les arbres. Chaque saison, un seul fruit était mûr. S'il ne mange pas ce fruit, il est mort. Cette saison-là il veut prendre le fruit, mais le fruit lui échappe des mains et tombe. Et comme l'unique fruit est tombé, le singe se sait condamné. À la même époque, le léopard ne savait pas encore comment grimper dans les arbres. Or, en ce temps-là, le léopard était un animal très faible ; quand il attrapait un gibier, les autres animaux le lui ravissaient et dévoraient tout. Dans les arbres, le singe a un problème : le fruit est tombé ; sur terre, le léopard a un problème : les autres prennent sa nourriture. Condamné à mourir de faim l'un et l'autre, ils ont soudain une idée au même moment. Le singe se dit : « Je vais jeter une corde, je vais descendre et ramasser le fruit ». Le léopard se dit : « Je vais lancer une corde, ainsi quand je prendrai un gibier, je monterai avec, et là je serai sûr de manger tranquillement ». Survient un autre problème : les deux cordes sont trop courtes ! Arrive

une deuxième idée dans la tête du singe et dans la tête du léopard : « Et si on faisait un nœud de nos deux cordes ? ». C'est comme ça que le singe et le léopard ont confectionné la corde de la vie : le singe pouvait descendre et manger, le léopard pouvait monter sa nourriture et la manger dans l'arbre. Et surtout c'est depuis cette époque que certains singes peuvent courir sur la terre ; quelques-uns de ces singes ont aujourd'hui deux jambes et se tiennent debout. C'est aussi depuis cette époque que le léopard grimpe dans les arbres. Quelle est la sagesse de ce conte ?

Chacun peut tirer sa propre **moralité** de ce conte. Quant à moi, je retiens que la sagesse de ce conte est le nœud : sans le nœud, c'est la mort assurée pour le singe comme pour le léopard que nous sommes l'un pour l'autre. Mais si nous confectionnons un nœud, nous nous enrichissons mutuellement et nous demeurons tous les deux en vie. Il arrive que l'un ou l'autre tire à soi la corde ; alors le nœud va tantôt vers l'un et tantôt vers l'autre, il cherche tout le temps son équilibre. Conclusion provisoire : le nœud n'est jamais parfait, il n'est jamais stable. Un nœud indique à la fois la fin et le début de quelque chose dans une direction ou dans l'autre ; de telle sorte que celui qui se trouve au commencement se trouve en réalité à la fin et vice versa, que le dernier est le premier et inversement, que le centre est la périphérie et pareillement. Le nœud crée ainsi et à la fois une continuité et une rupture, il multiplie le Je par le Tu, il est la maison du Nous dans chaque Je et dans chaque Tu, dans moi et dans l'autre. Notez en passant que c'est le conte qui nous l'apprend ; alors, ne demandez pas à votre raison de tout comprendre.

De ces éléments de réflexion, tirons quelques **conclusions générales**. C'est peut-être le moment de revenir sur le mot *Inter-culturalisme*. La sagesse des Bantous que nous avons évoquée dans un dicton, un proverbe, une allégorie et un conte nous apprend que l'inter-culturalisme n'est pas seulement quelque chose qu'il faut faire, un projet à réaliser ; c'est d'abord quelque chose qui est là, qu'il faut découvrir. En levant la main lorsque j'ai demandé qui est noir, vous m'avez dit que nous sommes tous noirs dans cette salle (s'il y a un ou deux blancs, qu'ils se dépêchent de devenir noirs comme tout le monde). J'entends par là que chaque fois que nous mettons de l'avant le projet de nous rendre un peu plus interculturels, commençons par nous rappeler que nous sommes déjà tous liés par des nœuds comme dans une toile d'araignée. Chacun et chacune d'entre nous est une fibre de la même toile d'araignée; cette toile d'araignée est la totalité de ce qui existe. Vous Occidentaux, êtes parfois surpris quand vous observez des Africains (je

pense surtout : des noirs africains) de voir à quel point tout le monde est frère et est sœur, donc de la même famille ; vous êtes parfois surpris de voir à quel point ils sont ouverts, prêts à partager (il est impoli de refuser de partager) c'est-à-dire à recevoir et à donner en retour. Eh bien, c'est parce que les Africains se considèrent tous comme des fibres de la même toile d'araignée. En voici une anecdote : étudiant africain en Allemagne puis exilé politique au Canada, j'ai vécu l'inter-culturalisme reçu dans le cadre de ma culture d'origine comme un choc permanent. Enfant, on m'a appris que si un passant te demande un verre d'eau, demande-toi pourquoi il le demande à toi et pas à quelqu'un d'autre, puis donne-lui un siège, propose-lui de la nourriture, offre-lui un lit pour la nuit. En Occident, j'ai été tout le temps regardé comme un étranger, une menace, un problème à résoudre, l'autre dont il faut se méfier. Chez moi, il faut d'abord accueillir, recevoir l'autre ; ici, on suspecte d'abord l'autre, on le tient à distance, on le repousse, on lui jette sa différence à la figure.

Voilà le sens de l'inter-culturalisme que j'ai voulu vous proposer à partir de ma culture d'origine. Ce sens, on peut le résumer dans l'expression : « Épreuve du nœud ». Chacun d'entre nous doit faire en sorte que le nœud tende vers son équilibre : si je sais donner, je dois apprendre à recevoir ; quand j'ai reçu, j'ai l'obligation de savoir donner en retour. Tout simplement parce que nous sommes tous des fibres de la même toile d'araignée, parce qu'une seule fibre touchée fait vibrer toute la toile à travers les nœuds qui les relient toutes, les unes aux autres. Dans ma culture d'origine, la valeur de la vie communautaire, c'est de refaire tout le temps le nœud, de le soigner en permanence. J'ose espérer avoir réussi à soigner le nœud devant vous aujourd'hui, en essayant de parler à la fois à partir de ma culture d'origine et à partir de ma formation académique ; à travers la sagesse du dicton, du proverbe, de l'allégorie et du conte, mais aussi à partir de mon héritage universitaire. Croyez-moi, ce n'est pas facile du tout car j'ai été formé à mépriser ma propre culture. Ma difficulté est donc de me retrouver moi-même d'abord, dans ma propre culture, avant de venir vers vous, avant d'espérer vous rencontrer de manière authentique. Et je sais que vous aussi, par les médias aujourd'hui comme par la colonisation hier, vous avez été formés à vous prendre pour *la* civilisation, le centre du monde, ceux de qui les autres devraient tout apprendre.

Pour finir, laissez-moi vous dire combien la rencontre d'aujourd'hui est importante pour moi. La raison en est toute simple : vous avez estimé que moi, noir africain, de culture

païenne et primitive, je pouvais vous apprendre quelque chose, vous avez estimé qu'ensemble nous pouvions au moins essayer de confectionner un nœud, ensuite de le soigner. Voilà pourquoi, pour terminer en beauté, à la manière de chez moi, je vous invite à ceci : en rentrant à la maison, si vous découvrez une toile d'araignée quelque part, ne tuez pas l'araignée ! Observez-la et apprenez sa sagesse : le centre est partout, la périphérie est partout ; aucune fibre ne peut tenir seule en dehors des nœuds qui tissent la toile ; l'autre c'est la condition de l'inter-culturalisme, pas l'obstacle à l'inter-culturalisme ; sans vous, je ne suis pas et sans moi, vous n'êtes pas. Ne tuez donc plus les araignées à dater d'aujourd'hui.

Merci beaucoup.